

Michel Barlow

# Pour un christianisme de liberté



# Contenu

1. [Titre](#)
2. [Copyright](#)
3. [Dédicace](#)
4. [Sommaire](#)
5. [Avant-propos. Le christianisme va-t-il implorer ou exploser ?](#)
6. [La Parabole du semeur de liberté](#)
7. [I. Christ nous délivre du sacré](#)
3. [II. Christ nous délivre du surnaturel](#)
9. [III. Christ nous délivre de la « Religion du Livre »](#)
0. [IV. Christ nous délivre de la mort... en faisant de nous des vivants de l'aujourd'hui !](#)
1. [V. Christ nous délivre du moralisme pseudo-chrétien](#)
2. [VI. Christ nous délivre de l'obsession du péché](#)
3. [VII. Christ nous ouvre un avenir, chaque fois qu'il nous faut réformer nos vies](#)
4. [VIII. Christ nous fait amoureux de l'humanité et du monde](#)
5. [IX. Christ nous délivre d'une idée scandaleuse](#)

## de son sacrifice et de la Rédemption

5. X. Christ nous délivre de l'idée pseudo-chrétienne du péché originel
7. XI. Christ nous délivre de la honte de notre corps
3. XII. Christ nous délivre... du christianisme !
3. XIII. Christ nous délivre... de « Dieu » (du Dieu des philosophes et des savants) !
0. XIV. Christ nous délivre aussi... de lui-même (de l'idole culpabilisante imaginée par certains)
1. Conclusion. « Et la vérité vous rendra libres »
2. Du même auteur
3. Notes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À première vue – mais à première vue seulement, comme on va le voir – la religion juive « fonctionne » comme les religions païennes, en mettant en scène une « sacralité qui sépare ». Ainsi, le Temple de Jérusalem compte plus encore d'enceintes hermétiquement imbriquées les unes dans les autres que la plupart des temples païens. Mais, au temps de Jésus, au cœur du cœur du bâtiment, dans le « Saint des saints », où le Grand-prêtre n'avait le droit de pénétrer qu'une fois par an<sup>5</sup>, on ne trouvait pas la statue d'un dieu – *une idole* de bois ou de métal – il n'y avait... rien du tout : l'Arche avait été volée et profanée lors du siège de Jérusalem par Nabuchodonosor au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Cette absence pourrait exprimer que Dieu est au-delà de tout ce qu'on peut dire penser ou imaginer de lui.

Cet état de fait est bien caractéristique de la religion d'Israël, à laquelle on ne comprend rien lorsqu'on oublie qu'elle comporte deux foyers comme une ellipse : le prêtre et le prophète – ce dernier critiquant la prétention sacrale de la caste sacerdotale d'avoir barre sur Dieu par la matérialité des actes du culte. Et c'est sans doute la tension entre ces deux acteurs qui fait la spécificité du judaïsme et le distingue radicalement des cultes de tous les peuples qui l'entourent.

Cependant, en Israël, le sacré (du moins dans l'orbite des prêtres) est présenté comme tout aussi redoutable que dans l'ambiance païenne, et le sacrilège n'y est pas réprimé de façon moins sévère. Il est caractéristique aussi que ce soit la *matérialité* de l'acte, et non son intention, qui apparaisse sacrilège et comme telle, punissable. On connaît, dans le *Premier Testament*, l'épisode fameux d'Uzza – que la plupart des Bibles présentent charitablement comme un reste de mentalités païennes égaré au milieu de l'histoire sainte du Peuple élu.

L'Arche d'alliance, on le sait, est l'objet le plus sacré pour Israël : elle ne contient rien de moins que les Tables de la Loi, dictées par Dieu à Moïse, au sommet du Mont Sinäi. *Le Premier Testament* raconte en détail toutes les aventures et mésaventures de l'Arche tout au long de l'histoire du peuple élu – et notamment (*Premier Livre de Samuel*, chapitres 6 et 7) au cours des guerres entre Israël et les peuples voisins. Or, voici qu'un jour, les redoutables Philistins parviennent à faire main basse sur l'objet « sacro-saint ». Mais ils finissent par prendre peur du formidable pouvoir qu'on lui prête, et ils trouvent plus prudent de le rendre aux israélites. « L'Arche de Dieu » est donc ramenée solennellement à Jérusalem – « sur un chariot neuf tiré par des bœufs », précise le texte : puisque le chariot est neuf, il n'a pas encore un caractère profane. Mais voici que, sur les cahots du chemin, l'Arche vénérable et vénérée tangué, brinqueballe et penche dangereusement du côté où elle va tomber...

Un brave homme, nommé Uzza, a alors le réflexe que chacun aurait en pareilles circonstances. De son bras, il retient l'Arche pour lui éviter de choir et de se fracasser sur le sol : un geste finalement plein de respect religieux. Et pourtant, « la colère de Dieu s'enflamme » contre ce sacrilège : Dieu frappe le malheureux Uzza pour cette faute impardonnable, et celui-ci tombe raide mort (2 *Samuel* 6, 1-8). Ce brave homme n'avait pourtant aucune intention malveillante, bien au contraire ; mais l'Arche est sacrée, intouchable, « taboue » pour reprendre le terme des civilisations qualifiées de primitives. « L'homme ne peut voir Dieu et vivre<sup>6</sup> » et encore moins le toucher, ni même toucher un objet qui a été à son contact. On devine quand même que cette anecdote a dû être inventée par la caste sacerdotale qui avait tout intérêt à défendre bec et ongle le caractère sacré et redoutable des objets du Temple !

Par ailleurs, dans la *Première Alliance*, la distinction entre le sacré et le profane correspond à celle du *pur* et de *l'impur* (*Lévitique* 10,10). Ces mots ne sont pas à entendre au sens moral. Bien que ce contresens soit largement répandu dans l'intelligentsia qui oublie souvent de vérifier le sens des citations dans leur contexte, Paul (ou l'auteur qui parle en son nom) ne fait nullement profession de laxisme en affirmant que « Tout est pur aux purs » (*Tite* 1,15). Il ne dit pas : « Ne vous inquiétez pas de bien agir ; quoi que vous fassiez, ce sera *bien* si votre intention était bonne, si votre cœur était pur. » La pureté dont il s'agit ici est la pureté *cultuelle*. « Tout est pur aux purs » signifie seulement que le temps des obligations et interdits rituels que multipliait la religion juive avec la distinction du *pur* et de *l'impur* est désormais révolu. Du reste, il ne fait ici que reprendre la position de Jésus qui notamment « déclarait purs tous les aliments » (*Marc* 7,19).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Enfin, les auteurs de ces apologétiques sommaires ne se rendaient sans doute pas compte qu'ils reprenaient un argument de la mythologie gréco-latine : c'est toujours en accomplissant des prodiges en violation aux lois de la nature que les dieux antiques en promenade sur la terre signaient leurs exploits. Par exemple dans la jolie légende de Philémon et Baucis, ces Roméo et Juliette octogénaires – les seuls de toute la Phrygie à accepter d'accueillir Jupiter et Mercure déguisés en voyageurs égarés. Pour remercier les deux vieux, les divins voyageurs réalisent un petit miracle – un « miraculet » : la jarre de vin demeure toujours pleine, même lorsqu'on y puise plus que généreusement. À ce signe extraordinaire – « surnaturel », si l'on y tient – le vieux couple comprend qu'il a accueilli des dieux et non des humains.

Pour faire bonne mesure, le duo de dieux itinérants transforme la misérable cabane du vieux couple en un temple majestueux dont ils deviennent aussitôt les gardiens. Et, lorsqu'à l'image d'une bonne fée armée de sa baguette magique, Jupiter demande aux deux vieux amoureux de formuler un vœu qu'il promet de réaliser aussitôt, ils expriment le désir de demeurer toujours ensemble, même dans la mort. Le dieu va au-delà de leur désir en les transformant en arbre... au singulier en même temps qu'au pluriel ! Lui devient un chêne ; elle un tilleul, mais – autre prodige surnaturel ! – les deux arbres ont le même tronc ! Et longtemps – morale de l'histoire ! – l'arbre miraculeux fut vénéré dans la contrée comme « une preuve de l'immense pouvoir des dieux et de la façon dont ils récompensent les humains humbles et pieux<sup>15</sup>. »

Au reste, cette prétendue signature divine à travers des prodiges contre nature (ou plutôt en violation aux lois de la nature) se retrouve dans la plupart des cultures religieuses. Ainsi, lorsque le prince Gautama reçoit son illumination sous le figuier, devenant ainsi « l'illuminé » (Bouddha), la légende raconte qu'il pose son écuelle à la surface de la rivière ; mais au lieu de descendre au fil de l'eau, poussée par le courant, elle remonte vers la source !

En fait, les courants du christianisme qui, dans leur théologie, dans leur prédication ou leur enseignement religieux multiplient les prodiges – miracles apparitions, prophéties, etc. – semblent renouer avec la religion sacrée, magique dont on parlait dans le chapitre précédent. Et, comme par contagion, ils invitent à lire l'Évangile comme un catalogue de prodiges : guérisons, résurrections, apparitions, tempête apaisée, multiplications des pains : autant d'infractions aux règles de la nature ! Tout cela heurte si frontalement nos mentalités modernes, frottées de rationalité et de sciences exactes que bien des chrétiens se refusent à les accueillir au premier degré. La naissance virginale de Jésus serait un artifice littéraire pour annoncer l'apparition d'un personnage très important, en soulignant que sa naissance ne s'est réalisée que sous l'action de Dieu. De même, les miracles de guérisons attribués à Jésus seraient surtout une façon de signifier sa grande humanité, son empathie pour les malades – et la suggestion ou l'autosuggestion aurait fait le reste. Quant aux apparitions du ressuscité, aux manifestations de la voix céleste du Père, à l'apparition de l'Esprit saint à Pentecôte sous forme de langues de feu, etc., ce seraient autant de *symboles* de la vie spirituelle des croyants, une façon de signifier l'action et la présence de Dieu en eux. Action et présence qui demeurent invisibles et qui ne se traduisent que par des actions strictement naturelles : influence de fortes personnalités rencontrées sur sa route, moments d'enthousiasme contagieux, etc.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comme on le voit, l'erreur que commettait la lecture fondamentaliste du texte, c'était de confondre *vérité* et *authenticité* : « Si c'est dans la Bible, c'est vrai », affirment énergiquement tous les chrétiens. Assurément, mais cette vérité n'implique pas nécessairement que les choses se soient passées exactement comme elles sont racontées. C'est la même erreur de chercher dans le récit de la Création au début de la *Genèse* un exposé scientifique sur l'origine de l'humanité et de l'univers. La vérité humaine peut s'exprimer autrement qu'à travers un récit historiquement ou scientifiquement avéré. Pendant des années, je suis allé rendre visite chaque semaine à un vieux prêtre très érudit que j'ai vu sombrer peu à peu dans la démence sénile. Dans les dernières années de sa vie, il me racontait ce que, disait-il, il était en train de vivre dans son EHPAD : épisodes totalement farfelus et proprement *incroyables*. Par exemple son intention de se lancer dans l'élevage intensif des porcs. J'étais bien convaincu qu'il n'y avait aucune authenticité dans ce qu'il me narrait avec force détails (il avait toujours été un conteur de talent) ; mais j'étais bien conscient qu'il exprimait ainsi un *ressenti* profondément humain. Cet homme, né pendant la guerre de 14-18 dans une famille juive de Berlin, avait vu l'arrivée au pouvoir des nazis. Il avait dû s'exiler de toute urgence en France, mais toute sa vie, il s'était senti persécuté en raison de ses origines juives. À ce registre-là, tous les contes imaginaires et souvent tragiques qu'il me servait étaient *vrais*, tristement vrais : c'était son vécu intérieur, la souffrance de toute sa vie, simplement transposée, et il fallait les accueillir comme tels.

Bref, répétons-le, un texte – écrit ou oral – n’a de sens que si on le replace dans son contexte et si l’on tient compte de son genre littéraire. Il est donc malhonnête (intellectuellement et moralement) de citer une phrase de la Bible hors contexte, comme une vérité qui devrait s’imposer sans discussion à tous, toujours, en tous lieux, en tout temps et en toutes circonstances. Cette façon de faire dénature la Bible, en en faisant un texte *sacré* et intemporel, dont le moindre élément, la moindre phrase, le moindre mot, le moindre signe de ponctuation serait divin, adorable « en soi », et qu’il serait sacrilège de modifier aussi légèrement que ce soit ou de vouloir interpréter.

C’est à peine une exagération de dire que certains chrétiens respectent la littéralité du texte biblique... jusque dans ses signes de ponctuation. Comme on le sait, les textes bibliques n’étaient pas ponctués au départ. Y ajouter des points, des virgules, des guillemets, etc. est donc nécessairement une interprétation. On propose parfois cet exercice aux lycéens qui découvrent ainsi que ponctuer c’est exprimer leur façon de lire une page... parfois tout autrement que son auteur ! Prétendre respecter le texte biblique jusque dans sa ponctuation, c’est donc sacraliser une *interprétation* parmi d’autres. La « Bible Segond » de 1910 a parfois ce rôle chez les protestants « de souche » qui l’ont entendu citer dès leur plus jeune âge et sont parfois déroutés par les autres traductions.

On notera que les Évangiles n'ont pas ce littéralisme pointilleux quand ils citent le *Premier Testament*. C'est souvent à la Septante – la traduction en grec de la Bible hébraïque, à l'intention des juifs disséminés sur tout le pourtour de la Méditerranée<sup>29</sup> – qu'ils se réfèrent, y compris dans ses contresens ou (soyons aimables !) dans ses interprétations. Ainsi, en *Ésaïe* 7,14, on peut lire dans la Bible hébraïque : « La jeunefemme (hébreu *alma* : sans doute la reine) est enceinte et enfante un fils ; elle lui donnera le nom d'Emmanuel. » Aimable événement très naturel ; mais la phrase devient dans la Septante : « La jeune fille vierge (grec *parthénos*) est enceinte... » Prodige surnaturel dans lequel on a vu une prophétie de la naissance virginale de Jésus (voir *Mathieu* 1,23).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Comme souvent, la liturgie et la piété mettent en scène la foi commune. On cite souvent à ce propos l'adage ancien « *Lex orandi lex credendi* » (la loi de la prière [est] la loi de la foi : la façon de prier correspond en tout point à la façon de croire<sup>36</sup>). Et, répétons-le, il est vain de se demander si c'est la piété commune qui a poussé les théologiens à formuler leur foi de telle ou telle manière ; ou, au contraire, si c'est la réflexion théologique qui a eu besoin de se déverser en prière individuelle ou collective. Le fait est, en tout cas, que l'Église catholique a de bonne heure sacralisé l'instant de la mort avec la pratique des « derniers sacrements », qualifiés d'« extrême-onction ». Ce sacrement, administré précisément sous forme d'onction d'huile, était destiné « à soulager l'âme des malades en achevant de les purifier de leurs péchés et en les aidant à mourir saintement<sup>37</sup> ».

Mais pour le petit peuple des catholiques « de base », « l'extrême-onction » avait la vertu magique d'ouvrir ou d'entrouvrir les portes du Paradis. Et les « avis de décès » dans les journaux ne manquaient pas de préciser que le défunt ou la défunte avait été « muni(e) des sacrements de l'Église ». Aussi l'entourage du mourant faisait-il de savants calculs pour que l'extrême-onction soit administrée au moment le plus opportun : pas trop tôt, pour ne pas impressionner l'agonisant ; mais pas trop tard non plus, pour qu'il ait encore un minimum de conscience. Certains prêtres scrupuleux avaient en effet quelque réticence à administrer un cadavre ou un gisant inconscient.

En fait, c'est l'idée même que l'on se faisait du christianisme dans les mentalités communes qui était modelée par cette conception mortifère de l'existence. La théologie de l'époque (nous y reviendrons) insistait beaucoup sur le sacrifice rédempteur du Christ. Jésus, affirmait-on alors à longueur de prédications, a donné sa vie pour racheter<sup>38</sup> l'humanité de son péché. Et l'art sacré – on ferait mieux de dire l'art *pieux* – s'engouffrait furieusement dans la brèche, multipliant les crucifix les plus pathétiques possible. (On comprend qu'ils aient longtemps été bannis des temples protestants qui aujourd'hui encore préfèrent les croix nues.) On imaginait sans doute que l'émotion suscitée par la pensée des souffrances de Jésus tout au long de sa Passion convertirait les fidèles à une vie plus pieuse. La piété catholique organisait du reste cette émotion avec la dévotion du *Chemin de croix* : méditation de quatorze épisodes bibliques ou légendaires de la Passion de Jésus<sup>39</sup>. Il est caractéristique que cette célébration de la Passion fût alors l'impasse sur la Résurrection qui est pourtant l'élément fondamental de la foi chrétienne<sup>40</sup>.

Il n'y a sans doute rien d'étonnant à ce que cette dévotion née au Moyen Âge ait « oublié » la résurrection : elle reflète la piété doloriste qui était alors en vogue. Mais, si l'on y songe, le *Symbole des apôtres* – ce résumé de la foi, formulé au troisième siècle – présente la vie du Christ en mentionnant seulement sa naissance surnaturelle, sa passion, sa mort et sa résurrection, sans dire un mot de son enseignement, de ses miracles et de ses rencontres. Tout se passe comme si Jésus n'était né que pour mourir en croix – et ressusciter, tout de même !

Le contexte historique n'était sans doute pas étranger à ce caractère mortifère du christianisme, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. On sortait d'une guerre totale qui avait fait des millions de victimes, non seulement dans les combats, mais aussi dans l'horreur absolue des camps de concentration et dans les « dommages collatéraux » subis par la population civile. Il suffisait alors de traverser les villes de l'ouest de la France, transformées en champs de ruines par les bombardements du printemps et de l'été 1944, pour mesurer la haine déployée à tuer, massacrer, exterminer pendant les cinq années de la guerre. Et les survivants semblaient devoir en rester marqués jusqu'à leur dernier souffle.

On mesure mal également dans quelle angoisse les chrétiens d'alors – quel que soit leur âge – vivaient leur foi, sous la menace de la mort et les incertitudes de l'« après-mort ». En fait, au mitan du XX<sup>e</sup> siècle, le christianisme mortifère invitait inlassablement les fidèles à construire toute leur vie dans la pensée, voire dans l'obsession de la mort et de ce qui allait advenir ensuite. La « préparation de la mort » semblait compter bien davantage que la préparation d'une vie pleinement vécue et si possible évangélisée !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À l'opposé de ce moralisme hérissé d'exigences tatillonnes et de menaces, Jésus semble braver à plaisir les interdits. Est-ce par provocation ou par liberté intérieure qu'il guérit souvent les malades le jour du sabbat, où, en principe, toute activité est interdite au nom du ciel (et du même coup, il se met à dos les moralistes rigoristes) ? N'est-ce pas plutôt parce qu'il sait repérer l'ordre des priorités et distinguer l'essentiel de l'accessoire ? Un malade à délivrer de ses souffrances physiques et morales est plus important que le respect d'un règlement, fût-il religieux. Jésus le dit explicitement à ses contradicteurs – en rejoignant ainsi une maxime que formuleront les pharisiens eux-mêmes<sup>52</sup> : « Le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. » (*Marc 2,27*)

Sur cet exemple comme sur bien d'autres, Jésus nous montre d'abord la relativité des règles morales. Elles ne sauraient être formulées pour tous les temps, tous les lieux, tous les contextes, car le sujet moral n'est pas un être abstrait, mais un humain « en situation », comme on dit, c'est-à-dire plongé à un moment donné dans des circonstances et un environnement bien particuliers et dont il doit tenir compte pour poser des actes appropriés. Aussi, bien loin d'être l'application automatique de règles établies une fois pour toutes, la décision morale est-elle avant toute affaire de discernement personnel, en conscience.

Jésus invite ses disciples à juger par eux-mêmes des situations et à poser des actions réfléchies en fonction du contexte. À des passants qui l'interrogent sur la façon de gérer équitablement un héritage, il répond abruptement : « Pourquoi ne jugez-vous pas par vous-même de ce qui est juste ? » (*Luc* 12,57). Mais cette maxime peut être généralisée : « Nul ne peut juger moralement à votre place ; prenez personnellement vos responsabilités ! » À la Samaritaine qui l'interroge sur le sanctuaire qu'il faut fréquenter pour être un vrai croyant, Jésus annonce l'avènement prochain d'une « religion en esprit et en vérité » (*Jean* 4,23-24) ; et sans nul doute pourrait-il prôner de même une morale « en esprit et en vérité », délivrée des obligations et des contraintes obtuses de la morale close et faisant confiance à la faculté de juger de chacun.

Cette morale « en esprit et en vérité » permettrait sans nul doute à chaque ami de Jésus-Christ de traduire en actes son désir concret d'avoir une vie davantage « à son image et à sa ressemblance » (*Genèse* 1,26) – de même que la prière s'efforce de *mettre en mots* personnellement l'amour du fidèle pour Jésus-Christ.

Comme dans bien d'autres domaines, le message de Jésus-Christ s'avère libérateur en matière morale. Il est décidément sur tous les fronts un héraut de la liberté. Pour se mettre à son école, les chrétiens sont amenés sans doute à décaprer la morale prétendument chrétienne qui leur a été imposée dans leurs jeunes années de toutes ses recommandations, obligations, interdictions, malédictions. À force de gratter, il leur faut atteindre l'inspiration proprement évangélique qui disparaissait sous l'épaisse couche de pieux sédiments dont on l'avait recouverte.

On l'a déjà noté plus haut : pour purifier leur foi en Jésus-Christ, les chrétiens doivent devenir athées d'une religion magique et idolâtrique, en tout cas beaucoup trop formelle ; de même qu'ils doivent sereinement devenir amoraux ou immoraux au regard de la *morale close*, pour accueillir l'appel de la *morale ouverte* de Jésus-Christ (et ouverte sur les perspectives du Royaume !) Est-ce à dire que les progrès de la foi en Jésus-Christ ou de la conduite morale qu'elle entraîne sont toujours des mutations brusques, en forme de refus plus ou moins violents ? Pas nécessairement ; mais il s'agit toujours d'une forme de purification : une façon de décaper l'inauthentique qui souvent nous masque l'essentiel. « La vérité vous rendra libres », nous promet Jésus<sup>53</sup> (*Jean* 8,32) : on ne répétera jamais assez cette formule. Mais la vérité la plus essentielle de nos vies est souvent recouverte par toutes sortes de scories. C'est un minerai qu'il faut traiter, non pas pour trouver en son cœur le métal précieux d'une vie authentique, mais pour l'approcher un tant soit peu : œuvre de longue haleine !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Si Dieu, comme nous dit l'Évangile, est un père généreux et tendre, il veut toujours le meilleur pour ses enfants humains, comme tous les pères de famille dignes de ce nom ; mais ces garnements (ou « garnementes ») instables que sont les humains préfèrent le plus souvent de petits bonheurs médiocres et immédiats à l'admirable assumption qui leur était promise ! Ils ou elles ratent leur cible avec une constance, une obstination bien surprenantes !

## VII. Christ nous ouvre un avenir, chaque fois qu'il nous faut réformer nos vies

Les Églises catholique et orthodoxes, on vient de le voir, ont une pratique sacramentelle du pardon, avec différents rites pour l'exprimer. On peut trouver regrettables certaines de ces pratiques – par exemple la « confession auriculaire » individuelle dans l'Église catholique, qui encourage les scrupules « millimétriques » et/ou une dépendance excessive à l'égard de son confesseur. Ou encore « l'hexomologèse des péchés<sup>59</sup> » (confession publique devant toute l'assemblée) pratiquée dans le christianisme antique ou dans certaines communautés monastiques ou spirituelles aujourd'hui encore : psychiquement, elle semble inutilement humiliante et comme telle, en contradiction avec l'esprit de liberté et de générosité de l'Évangile.

On peut, au contraire, trouver d'autres rites riches de symboles et de signification spirituelle. Par exemple la pratique orthodoxe du sacrement de réconciliation, au cours duquel le prêtre pose le bord de son étole (longue bande de tissu qui symbolise son appartenance à l'Église) sur la tête du pénitent, signifiant ainsi que ce n'est pas *lui* personnellement qui a écouté l'aveu des fautes et qui transmet le pardon de Dieu, mais la communauté ecclésiale, en tant qu'elle est « le Corps du Christ » (*Éphésiens* 4,12).

Curieusement, ce rite rejoint la position de Luther dans le *Petit Catéchisme* à propos du « Ministère des clés » – allusion à la promesse de Jésus à Pierre (et sans doute, à travers lui à l'Église, toutes confessions confondues) : « Je te donnerai les clés du Royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » (*Matthieu* 16,19). À tort ou à raison, la tradition a compris « délier » et « lier » au sens de remettre les péchés ou de refuser de le faire<sup>60</sup>. Mais on pourrait entendre par là – surtout avec l'association des deux mots de sens contraire – lier-déliar – qui, dans la Bible, est l'équivalent d'un superlatif : « Tout, absolument tout ce que vous faites et défaites sur terre a de l'importance aux yeux de Dieu. » Cependant, c'est clairement selon un sens pénitentiel que le bibliste Luther interprète la formule.

*Le Ministère des Clefs*<sup>61</sup>, écrit-il, est le pouvoir particulier que Jésus-Christ a donné à son Église sur la terre, de remettre les péchés aux pécheurs pénitents, et de retenir les péchés aux impénitents, aussi longtemps qu'ils ne s'en repentent pas. [...] L'évangéliste Saint-Jean écrit [en effet] au vingtième chapitre : « Le Seigneur Jésus souffla sur ses disciples, et leur dit : “Recevez le Saint-Esprit ! Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.” » [Jean 20,22-23] [...] [Ainsi donc,] lorsque les serviteurs du Christ appelés au saint ministère agissent avec nous en vertu du commandement de Dieu et conformément à sa Parole, cela a autant de validité, même au ciel, que si notre Seigneur Jésus-Christ agissait lui-même avec nous. Cela est vrai notamment lorsqu'ils [...] délient par l'absolution ceux qui se repentent et qui promettent de s'amender.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## VIII. Christ nous fait amoureux de l'humanité et du monde

On a sans doute trop répété comme un slogan – ou un refrain de prédication ? – la fameuse boutade de Nietzsche (mais était-ce bien une boutade ; n'était-ce pas plutôt le cri d'une conscience scandalisée ?) : « Pour que j'apprenne à croire en leur Sauveur, il faudrait que ses disciples aient un air plus sauvé<sup>65</sup> ! » C'est un fait qu'ils semblent souvent bien tristes, ces fidèles que l'on voit entrer ponctuellement au temple ou à l'église, tous les dimanches matin ! Ils ont habituellement l'air moins accablés en sortant, soit que l'office les ait régénérés, soit qu'ils soient contents de le savoir fini !

On dirait que ces chrétiens tristes (en fait de *tristes chrétiens*) ont oublié la belle humanité de Jésus – le Dieu-fait-homme et le plus humain des humains ! Il cajole les petits enfants<sup>66</sup>, guérit les malades du corps, du cœur ou de l'esprit. Il accueille à bras ouverts tous ceux que la société « bien-pensante » de son temps rejetait<sup>67</sup>. Il prend même des femmes dans le groupe de ses disciples<sup>68</sup>, ce qui n'était guère admis, parmi les rabbis de son temps. C'est un « bon vivant » qui aime banqueter avec ses amis et disciples – à tel point que ses adversaires l'accusent d'être « un glouton et un ivrogne<sup>69</sup> » !

C'est donc, sans nul doute, parce qu'ils préfèrent lire les « bons auteurs » plutôt que l'Évangile, que certains de ses vertueux disciples ont une vision systématiquement négative des activités humaines. On a le sentiment que fondamentalement, ils méprisent et parfois haïssent *l'humanité* : ils ne voient jamais que les défauts de *l'espèce humaine* en oubliant ses qualités !

Les plus coincés d'entre eux mettent même au pilori *l'humanité*, vertu de solidarité, de bonté, de tolérance, d'accueil inconditionnel de l'autre. Même cette belle disposition humaine est traînée dans la boue par ces vertueux censeurs. Par ses seules forces, osent-ils claironner, l'humain ne saurait s'élever au-dessus de l'animalité ! Il n'est qu'un cochon vautré dans la fange, qu'un loup affamé qui dévore ses proies, même lorsqu'il n'est pas affamé, et la seule chose dont l'humain soit capable par lui-même, c'est de commettre des fautes ! C'est la seule « spécialité locale » qu'on puisse reconnaître à l'humanité !

Et réciproquement, si l'on peut dire, certains de ces tristes (mais vaniteux) chrétiens n'hésitent pas à affirmer que tout ce qui peut se faire de *bien* dans le monde ne peut être que l'œuvre de la foi chrétienne ! Ils osent donc qualifier de « chrétiens qui s'ignorent » (le mot est du protestant Karl Barth) ou « de chrétiens anonymes » (le mot est du catholique Karl Rahner) les athées généreux qui passent leur vie à « vêtir ceux qui sont nus, à nourrir les affamés, à visiter les malades et les prisonniers », comme les « bénis du Père des cieux », dans la parabole du Jugement dernier (*Matthieu* 25). Même si elle part d'une bonne intention, une telle appellation paraît extrêmement injurieuse à ceux qu'elle est censée louer ! En faisant du christianisme la seule valeur de référence, elle semble dénier toute signification à un humanisme sans Dieu.

Je me souviens encore de la colère de mon professeur de lettres, pendant mes années de lycée. C'était un athée généreux, à l'humanisme rayonnant. Mais il fulminait lorsqu'en parlant ainsi, un chrétien plein de bonne volonté (c'était peut-être moi) l'avait rallié contre son gré au christianisme. Cependant, le bonhomme n'avait pas perdu pour autant son humour : « Je le sais bien, que je suis un chrétien qui s'ignore ! »

La méfiance (pour ne pas parler de *mépris*, voire de *haine*) que certains chrétiens manifestent à l'égard de la simple humanité ne laisse pas de surprendre. La base même de la foi chrétienne n'est-elle pas l'idée de Création : la certitude que l'univers n'est pas le fruit du « hasard et de la nécessité », mais dérive de la volonté aimante d'un Dieu affectueux que Jésus appelle tendrement son *père* ? Selon certains biblistes, on s'en souvient, on devrait même traduire son « Papa », pour être fidèle au parler très filial de Jésus. (Il dit *abba* et non *ab* »).

Ne restons pas, bien sûr, prisonniers des images de la *Genèse* prises au premier degré : un dieu bricoleur qui s'y reprend à plusieurs fois pour obtenir le résultat recherché ; un dieu sculpteur qui malaxe la glaise comme pâte à modeler pour donner forme à *Adam* (étymologiquement : *le terreux*). La *Genèse* n'est pas un ouvrage scientifique sur les origines de l'humanité et de l'univers. C'est une parabole – ou si l'on préfère – une *fable théologique* qui affirme que notre origine et notre destination dernière sont un Amour infini, mais cette belle histoire n'entend pas nous livrer *comment* s'est concrétisée cette origine et *comment* ce but se réalisera.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Heureusement, disent-ils, après une pause savamment étudiée et le sourire aimable du prestidigitateur qui va faire sortir un lapin de son chapeau, heureusement, le Christ est venu nous *racheter*. Cette théologie de la rédemption dans le sang a été rabâchée pendant des siècles par les penseurs chrétiens, sans qu'ils prennent conscience de son caractère scandaleux, pour ne pas dire blasphématoire. Ainsi, Anselme de Cantorbéry (XII<sup>e</sup> siècle) a l'audace de théoriser cette sordide comptabilité. Dans son traité *Pourquoi Dieu [s'est fait] homme [en Jésus-Christ], Cur Deus homo*, il semble considérer que Jésus ne s'est fait homme que pour mourir sur la croix. (Mais, on l'a noté plus haut, le *Symbole des apôtres* opère un court-circuit analogue sur la vie de Jésus, en passant sans transition de sa naissance virginale à sa Passion.)

L'argumentation d'Anselme est digne d'un *trader* qui jongle avec les opérations bancaires comme une otarie avec un ballon de plage. Et Anselme de *calculer*... On ne fera pas l'injure à la théologie en qualifiant ce raisonnement sordide de *théologique* ! Qu'on en juge : Anselme considère que Dieu ne saurait pardonner gratuitement les fautes des humains. (Son Dieu en est resté à la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent !) Il faut donc que le pécheur passe à la caisse et rembourse sa dette à Dieu, sou pour sou : « Sans *satisfaction* [c'est-à-dire sans acquittement de la dette], écrit Anselme, Dieu ne peut laisser le pécheur impuni<sup>84</sup>. »

Et il « faut que la *satisfaction* soit à la mesure du péché<sup>85</sup> », c'est-à-dire qu'elle soit quasiment infinie, à la dimension du péché de l'humanité. Mais l'homme est tout à fait incapable d'opérer cette « *satisfaction* » ; seul un dieu-homme [qui a, par définition, valeur infinie] peut le faire et sauver l'homme<sup>86</sup>. Et voilà pourquoi, en Jésus-Christ, Dieu se fait homme pour sauver l'homme par sa mort<sup>87</sup> : la « satisfaction » qu'il a opérée était seule à la hauteur de la faute de l'humanité ; elle seule pouvait solder les dettes de tous les humains<sup>88</sup>.

On explique (excuse) parfois les pieux blasphèmes d'Anselme par la culture ambiante : c'était le temps de la chevalerie, avec son culte exacerbé de l'honneur. Le chevalier avait la susceptibilité chatouilleuse et acceptait plus volontiers un coup d'épée d'un adversaire qu'un coup d'épingle d'un ami dans son amour-propre ! Dans la culture française, on souligne volontiers la grandeur d'âme des chevaliers ; alors que dans certains pays voisins, ils passent plutôt pour des brigands de grand chemin, sans foi ni loi ! Quoi qu'il en soit, le sens de l'honneur surdimensionné des chevaliers (version française) s'apparente plutôt à l'orgueil voire à la vanité, qu'à l'altruisme et à l'esprit de service, toujours prêt à venir en aide à la veuve et à l'orphelin. C'est donc encore blasphémer Dieu que de faire de lui un chevalier « sans peur et sans reproche », mais du même coup sans miséricorde !

On aurait tort de se scandaliser des ratiocinations d'Anselme, diront certains : après tout, il y a des passages de l'Écriture qui ont des interprétations analogues de la mort de Jésus. Car *interprétation* il y a : cette façon qu'a Anselme de présenter les choses n'est pas une évidence de la foi, mais une façon de l'exprimer, avec la langue, la culture d'une époque, d'une région, d'un milieu social, d'un groupe humain déterminé. Toute formulation théologique, du reste, est une interprétation culturellement située.

On pourrait en dire autant de chacun des livres de la Bible qui a sa propre théologie, sa langue, sa culture... Ainsi, chacun des évangiles : le Christ de Matthieu n'est pas exactement celui de Jean, de Luc, ou de Marc – et l'on a tort sans doute de parler de l'Évangile *selon* Matthieu, Marc, Luc ou Jean<sup>89</sup>, comme si c'étaient quatre variations sur le même texte, et non pas autant d'approches différentes de l'indicible mystère. Mieux vaudrait dire l'Évangile *de* Matthieu, *de* Jean, etc. : chaque version de la « Bonne Nouvelle » a son caractère propre. C'est à travers sa propre culture, sa spiritualité, son histoire personnelle, ses préjugés, voire ses goûts et dégoûts personnels, que chacune s'exprime et il faut décoder tout cela pour entendre la Parole que Dieu nous adresse à travers son texte.

L'Épître aux Hébreux semble l'exemple scripturaire le plus achevé de la théologie sacrificielle. Mais, répétons-le, elle n'est pas *en elle-même* la Parole de Dieu, à recevoir sans discussion ni hésitation, telle quelle, avec révérence et dans ses moindres détails : c'est la Parole de Dieu, sans doute, mais traduite à travers la personnalité, la culture, la spiritualité de l'auteur de l'épître – et il convient, ici comme ailleurs, de ne pas confondre le message divin et son habillage humain !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il n'en faut pas plus pour indigner nos rigides vertueux. Pour eux, un sou est un sou, et le roi-Dieu connaît trop bien la valeur de l'argent pour le dilapider ! La moralité publique exige donc qu'au lieu de lui remettre sa dette, il condamne le « serviteur » à travailler comme ouvrier non spécialisé jusqu'à la fin de ses jours, en prélevant chaque mois, pour se rembourser un peu, la moitié du maigre salaire que le bonhomme gagne péniblement à la sueur de son front : Dieu est « sévère, mais juste », et ses livres de comptes, croyez-moi, sont en ordre, au centime près ! En mettant en doute ce théorème de morale élémentaire, Jésus se montre un anarchiste des plus dangereux. Il est urgent de le faire taire par tous les moyens... La crucifixion ou la lapidation serait bien adaptée, non ?

Pas de doute : la notion de *péché originel* comme d'une faute immémoriale dont toutes les générations humaines, au fil des siècles, seraient affectées, est tout à fait incompatible avec l'Évangile. Elle repose sur l'idée d'un Dieu vindicatif, rancunier, avare : un Dieu à la parfaite image et ressemblance des humains les plus médiocres ! Une image de Dieu, qui, pour tout croyant sincère, est proprement blasphématoire !

Assurément, l'humain n'est pas parfait « à l'état de nature » et avant que la civilisation ne vienne le corrompre – et Rousseau est un dangereux utopiste en le prétendant. Assurément, l'humain est rempli d'imperfections, originellement et par nature. Mais, pour autant, on ne peut pas parler de *péché originel* transmissible de génération en génération et punissable jusqu'à la fin des temps. D'abord (on l'a vu) pour la bonne raison que la notion de *péché* comme d'une action définissable et aisément localisable ne tient pas la route. Il y a un *état* de pécheur comme il y a un *état* de faiblesse originelle qui tient à la nature humaine, mais tout cela devrait inspirer de la compassion plus que des condamnations : n'arrachez pas l'ivraie en même temps que le bon grain qui est, lui aussi, présent dans l'humanité – mais on ne songe pas assez à s'en émerveiller ; et pourtant, à son sujet, on devrait chanter chaque jour comme Marie : « Le Seigneur fit pour nous (en nous ?) des merveilles ! » (*Luc* 1,46-56)

En simplifiant, caricaturant (mais à peine !), c'est Augustin (354-430) qui est « l'inventeur » du *péché originel*. Notamment, au début de son œuvre, dans son *Ad Simplicianum* en 396. L'ouvrage traite de différentes questions et est adressé à Simplicianus, évêque de Milan. Il contient les réponses à ses questions sur *l'Épître aux Romains* et sur les *Livres des Rois*. Au début des *Romains* (chapitres 1, 2 et 3), Paul décrit avec une éloquence rageuse l'universel péché de l'humanité, aussi bien dans le peuple d'Israël que chez les païens. Quant aux deux *Livres des Rois*, ils narrent sans craindre de se répéter les exactions des rois d'Israël et de Juda qui entraînent comme punition tous les malheurs de leurs peuples.

Au fil de son œuvre, Augustin reprend ensuite avec une belle constance son idée de péché originel, dont il précise peu à peu les contours. Finalement, il en vient à considérer (*De peccatorum*) que, dès sa naissance, l'homme hérite du péché des premiers humains et, s'il n'en est pas lavé par la grâce du baptême, il est condamné à la mort éternelle. D'où la hâte des disciples d'Augustin à faire baptiser leurs rejetons le plus vite possible après la naissance.

Le péché originel serait, selon Augustin, transmis par la génération elle-même. Pour ratifier une telle affirmation, la théologie catholique a dû se livrer à un certain nombre de contorsions. D'abord inventer au Moyen Âge la notion de *limbes*<sup>91</sup> : lieu indéterminé où seraient envoyés les enfants morts sans baptême : ils n'ont pas commis d'actes méritoires et donc ne sauraient aller au Paradis ; mais ils n'ont pas commis de fautes, non plus, qu'ils devraient expier en Enfer ou dont ils devraient se purifier au Purgatoire (autre notion absente de la Bible<sup>92</sup>) !

Bien mieux, ou bien pire comme on voudra : la hiérarchie catholique a été amenée, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, à proclamer le Dogme de l'Immaculée Conception : Marie aurait été exemptée de cette transmission du péché originel par la génération... Sinon, en toute logique, elle l'aurait communiqué à Jésus ! On voit l'aspect artificiel de la construction ! Et bien des catholiques eux-mêmes en viennent à penser qu'il aurait été plus cohérent d'abandonner la théorie d'Augustin, plutôt que d'échafauder des hypothèses aussi échevelées pour la rendre acceptable. Quoi qu'il en soit, la doctrine d'Augustin sur le péché originel fut ratifiée au Concile de Carthage en 418, et elle devint la doctrine commune de l'Église catholique au Concile de Trente (1545-1563).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



On aura repéré aussi que c'est le premier couple humain – et non le premier homme (ou la première femme) pris individuellement – qui est dit « à l'image de Dieu<sup>103</sup> ». Ce n'est donc pas *en soi* que la sexualité est un péché, mais par le mauvais usage qu'on peut en faire et, dans ce domaine, les règles sont les mêmes que celles qui régissent tous les autres rapports humains. Dans le respect de *son* ou de *sa* partenaire, l'acte sexuel peut-être la plus belle expression de l'amour, mais dans le cas d'un viol ou d'un acte pédophile, par exemple, il peut devenir la pire abjection. Il n'y a donc pas de « péché *de* chair » (pour reprendre un des slogans de la morale puritaine), mais il peut y avoir « péché *dans* la chair ». Ici comme ailleurs, le seul péché consiste à manquer de respect à l'égard d'autrui, à faire de lui ou d'elle un *moyen*, un *outil* que l'on manie à sa guise, voire contre son gré, et non une *fin* « *en soi* », à respecter comme telle. Le seul péché, c'est de ne pas respecter son proche (et combien proche dans une sexualité en acte !) Il ne faut donc pas regretter que l'Évangile ne dise mot de la « morale sexuelle » : elle n'existe pas en elle-même. Ses règles ne sont pas différentes de la morale commune. Dans ce domaine comme en tout autre, la règle d'or est la même : « Ce que tu fais à quelque humain que ce soit, c'est à moi que tu le fais » (*Matthieu* 25,40 & 45). « Qu'autrui soit pour toi visage de Dieu. »

## XII. Christ nous délivre... du christianisme !

À en croire certains, l'humanité ne saurait vivre sans religion. Car, au milieu de toutes ses angoisses existentielles, de ses espérances souvent déçues, de ses remords et de ses regrets, les individus et les sociétés trouvent un grand soulagement à pouvoir recourir aux prêtres, ces intermédiaires professionnels entre Dieu et les hommes, seuls habilités (ou réputés tels) à mettre en relation l'humanité si précaire avec la divinité toute-puissante, grâce à toute une batterie de rites et de formules ésotériques dont ils ont le secret.

On le notait plus haut, ce statut « sacré » d'intermédiaires exclusifs entre la divinité et le monde des humains donne aux prêtres un pouvoir formidable sur la société. Et, dans la plupart des civilisations, la caste des prêtres, à la place d'honneur qui est la sienne, est organisée selon un ordre de préséance rigoureux, toute une échelle de responsabilités plus ou moins étendues, et des signes distinctifs pour manifester le « grade » de chacun : des titres honorifiques, des vêtements « de parade » spécifiques, des objets symbolisant le pouvoir de leurs détenteurs...

On se souvient, par exemple, de la dévotieuse minutie avec laquelle le Livre de l'*Exode* décrit la vêtue des prêtres d'Israël. Tout est prévu dans le moindre détail – jusqu'à la façon de réaliser les ourlets ! Précisons pour les amateurs de détails bibliques et les passionnés de couture... ou de vêtements liturgiques : les « surjets » de la robe du grand prêtre devront être « ornés de [broderies en forme de] grenades de pourpre violette, de pourpre écarlate et de cramoisi éclatant ; avec, tout autour, des clochettes d'or intercalées : une clochette d'or, une grenade, une clochette d'or, une grenade, et ainsi de suite... » (*Exode* 28,33-34)

Les « vêtements sacrés » du grand prêtre Aaron, le frère de Moïse et de ses fils, destinés eux aussi « dynastiquement » au sacerdoce, sont décrits avec la même précision quasiment obsessionnelle. Mais le but avoué clairement est de faire apparaître « en gloire et en majesté » (*Exode* 28,2) ceux qui sont ainsi vêtus ! Le chapitre se perd dans des descriptions pointillistes de l'*éphod* du grand prêtre (un sorte de pagne en lin), de sa robe, de sa tunique brodée, de son turban, de sa ceinture (*Exode* 28,4). Ses fils bénéficient d'accessoires analogues et, « pour couronner le tout », ils sont coiffés de « tiaras<sup>104</sup> », afin de souligner leur éminente dignité (*Exode* 28,40). Le texte n'hésite pas à évoquer aussi les « caleçons de lin » des prêtres, destinés à cacher leur nudité – sous leurs vêtements ! – ce qui leur permet d'officier dignement dans le sanctuaire (*Exode* 28,42-43) ! On n'admira jamais assez le sens du concret des textes bibliques !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



XIII. Christ nous délivre... de « Dieu » (du Dieu des philosophes et des savants) !

Que j'aime cette parabole des deux statues qu'a imaginée Origène, un « Père de l'Église » du troisième siècle<sup>112</sup> ! Il était une fois, raconte-t-il à peu près, une statue magnifique, tellement grande, tellement grande qu'elle contenait l'univers entier... Comme un enfant à naître dans le ventre de sa mère (c'est moi qui ajoute cette image.) Mais la statue était tellement grande, tellement grande, que les pauvres humains ne pouvaient la voir en entier. Alors, dans son immense amour, la grande statue modela une petite statue qui lui ressemblait en tout point, sinon sa taille : elle était assez petite pour que les hommes puissent la contempler tout entière. On peut imaginer... (Origène n'en parle pas, mais pourquoi pas ?) On peut imaginer que la petite statue était taillée dans le cristal le plus pur : l'infini s'y reflétait, mais sans éblouir ceux qui la regardaient. En tout cas, les humains pouvaient penser, en voyant la petite statue, qu'ils avaient vu la grande, puisqu'elle en était l'exacte reproduction. La morale de l'histoire, c'est que Jésus-Christ, à la parfaite image et ressemblance de Dieu, s'est mis à notre niveau pour nous révéler le Père. « Il n'a pas voulu se cramponner à sa condition divine qui le faisait à l'égal de Dieu » (*Philippiens* 2,6) ; il s'est fait tout petit comme nous, afin qu'on puisse voir en lui le visage de Dieu. Aussi, un chrétien qui veut se mettre en marche vers Dieu n'a-t-il pas d'autre issue que de visiter le doux pays de l'Évangile : Jésus, la petite statue à taille humaine, va nous faire découvrir un tout autre Dieu que celui que l'on s'est obstiné à enseigner en terre chrétienne, bien que ce dieu-là soit bien davantage issu des fantasmes des philosophes païens que de l'Évangile.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Les bénéficiaires de ces pingres largesses, de ces spontanéités longuement calculées, de ces franchises hypocrites se sentent de perpétuels débiteurs, en attente de se voir un jour présenter la facture « salée » pour les « gratuites » bontés dont ils ont bénéficié ! Et ce qui se manifeste ainsi dans nos vies individuelles se réalise aussi dans la vie des peuples. Nombre de civilisations semblent orchestrer sur tous les registres – philosophique, artistique, théologique... – un sentiment diffus ou tonitruant de culpabilité collective. La mentalité occidentale n'en finit pas d'expier la mort inique de Socrate, les exactions des totalitarismes ou du colonialisme, et (à un bien moindre degré, il est vrai), les injustices du libéralisme économique. Quant au christianisme, il semble, pour certains, n'avoir pas d'autre objet que de payer en petite monnaie de culpabilité et jusqu'à la fin des siècles les souffrances de la Passion et de la Crucifixion de Jésus-Christ.

Le Pascal des *Pensées* est sans doute le plus caractéristique, le plus excessif représentant de ce dolorisme chronique des chrétiens – mieux vaudrait dire de ce christianisme conçu comme une religion du « sacrifice rédempteur », chargé de racheter jusqu'à la fin des temps les fautes des humains – une dette totalement impossible à rembourser, « par définition » même. (On a évoqué plus haut cette sinistre théologie « comptable ».) Et malheureusement, Pascal ne manque pas de talent pour orchestrer ce lamento d'aliénation éternelle : « Le Christ est en agonie jusqu'à la fin des temps, il ne faut pas s'endormir pendant ce temps. » ; « Je pensais à toi dans mon agonie ; j'ai versé telle goutte de sang pour toi... » etc.

Susciter ou entretenir le sentiment de culpabilité chez les fidèles semble l'objectif de certaines pratiques de piété et de toute une littérature qualifiée d'« édifiante », mais qui, en fait, se révèle plus *destructrice* que *constructrice* du psychisme des fidèles ! Elle procède comme ces enfants qui se sont couronné les genoux et qui n'ont de cesse d'agacer les plaies avec leurs ongles, comme s'ils prenaient plaisir à les surinfecter.

L'art qu'on qualifie un peu vite de « sacré » – musique, peinture, sculpture, et plus récemment cinéma – multiplie lui aussi comme à plaisir les représentations doloristes de la Passion de Jésus-Christ, en détaillant les souffrances de celui-ci, avec un luxe de précisions malsain – comme s'il était indispensable pour la foi que Jésus ait été le champion du monde toutes catégories de la souffrance. Et chacun de penser (ou de croire qu'il doit penser) : « Toute cette souffrance du bon Jésus, j'en suis pour partie responsable. C'est de ma faute. Il me faut *réparer* de telles abominations, à la mesure de mes moyens ! » On ne répétera jamais assez que cette dévotion « réparatrice » va de pair avec une théologie sacrificielle mercantile et à la limite blasphématoire : c'est le Père qui aurait voulu et programmé la souffrance et la mort de son Fils pour payer au prix fort le péché ancestral de l'humanité. Mais, franchement (n'ayons pas peur d'y revenir) quel croyant pourrait avoir de l'affection pour un tel Dieu infanticide et rancunier ? Aimerais-on fréquenter amicalement un homme qui se conduirait de la sorte ? Alors, un dieu... ? On ne répétera jamais assez, non plus, que dès l'instant où un croyant s'estime meilleur que son Dieu, c'est qu'il vénère une idole et non le Dieu de Jésus-Christ.

En outre, si cette théologie « réparatrice » avait quelque raison d'être, on s'attendrait à ce que le Christ ressuscité, à chacune de ses apparitions, rappelle à ses disciples le poids de leur dette. On est vraiment loin du compte ! Ses premiers mots sont toujours : « La paix soit avec vous » (*eirènè umin*) (*Luc* 24,36 ; *Jean* 20,19 ; 20,26). Assurément, c'est la traduction d'une formule de salutation traditionnelle en Israël, encore aujourd'hui – le fameux *shalom*, dont on aimerait qu'il ne soit pas seulement une expression stéréotypée. Mais les récits d'apparition fourmillent d'autres expressions apaisantes : « Ne craignez pas » (*Mê phobéisté*, *Matthieu* 28,10) ; « Ne vous effrayez pas » (*Mê ektambeisthé*, *Marc* 16,6). En écho à ces paroles de Jésus, les disciples, bien loin de se ronger de culpabilité, sont remplis de joie à sa vue (*Luc* 24,41 ; *Jean* 20,20) ; ils en ont « le cœur tout brûlant » (*Luc* 24,32).

Et comme s'il ne voulait pas que ses disciples s'attardent à la rumination morose du passé, Jésus les lance aussitôt dans l'action. Il les envoie, de par le monde, baptiser, « faire des disciples » (*Matthieu* 28,19-20) et « proclamer la Bonne nouvelle » (*Marc* 16,15). Autrement dit, au lieu de ligoter l'humanité dans la culpabilité, il lui apporte la paix et il envoie ses disciples diffuser cette bonne nouvelle jusqu'à la fin des temps.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



## Ouvrages à thème religieux du même auteur

*Gilbert Cesbron, témoin de la tendresse de Dieu*, Robert Laffont, Paris, 1965 (182 p.), épuisé

*L'Évangile des droits de l'homme*, coll. « Dossiers libres », Le Cerf, Paris, 1984 (176 p.), épuisé

*La Foi de Gilbert Cesbron*, Le Centurion, Paris, 1989 (235 p.), épuisé

*Le Couple, chemin vers Dieu*, Desclée de Brouwer, Paris, 1995, coll. Pascal Thomas, en collaboration avec Christiane Barlow (184 p.), épuisé, réédit. Paroles du temps, Lyon, 2007

*Dieu est-il laïque ?* En collaboration avec Pierre Lathuilière et al., Desclée de Brouwer, Paris, 1998

*Pour une théologie de la tolérance*, Desclée de Brouwer, Paris, 1999 (242 p.)

*Une grande faim d'absolu, Louis Évely 1910-1985*, Desclée de Brouwer, Paris, 2002 (250 p.)

*Dans l'amitié de Dieu, une invite à prier avec Louis Évely*, Éditions Ouverture, Lausanne, 2004 (180 p.)

*Louis Évely : Rechristianiser le christianisme*, Éditions Paroles du temps, Lyon, 2005 (250 p.)

*Prier comme Marie, une prière réconciliée*, Olivétan, Lyon, 2008 (158 p.)

*De parole et de feu, christianisme et sexualité*, Éditions Golias, Lyon, 2010 (280 p.)

*Quand l'Évangile est un enfant*, roman biblique, Éditions Golias, Lyon, 2010

*Le bonheur d'être protestant*, Olivétan, Lyon, 2013

*Et pourtant, Christ nous avait libérés du sacré !* Golias, Lyon, 2012

*L'Espérance, ce Dieu qui espère en nous*, Cabédita, Lausanne, 2016

*L'Évangile en relief : pistes bibliques tout au long de l'année liturgique*, 3 vol., Olivétan, 2015-2017

*Au bonheur des anges*, contes pour grandes personnes, illustrations de Sylvie Lucel, Éditions Passiflores, 2017 (150 p.)

*12 âneries (histoires d'ânes de la Bible)*, Éditions Passiflores, illustrations de Sylvie Lucel, 2017 (110 p.)

*Roméo et Juliette étaient bien vieux – la Foi insoumise*, Olivétan, 2018 (110 p.)

*Des mots pour dire sa foi*, Cabédita, Lausanne, 2019

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



103. La remarque scandalise parfois les célibataires ! Mais c'est oublier que le masculin et le féminin ne sont pas seulement des données anatomiques, mais aussi des tendances fondamentales du psychisme humain – « l'animus » et « l'anima » pour parler comme certains psychologues que chacune et chacun doit s'efforcer d'harmoniser en soi-même !

104. Ne pensons pas à la tiare à triple couronne des papes ! Il s'agit d'un couvre-chef de forme conique qui était assez courant dans l'Orient antique pour symboliser l'autorité d'un grand personnage.

105. Par exemple, en 1 *Samuel* 14,41, le roi Saül recherche qui a péché dans le peuple et entraîné une défaite militaire contre les Philistins. *L'ourim* et le *toummim* indiquent que c'est son fils Jonathan : il a rompu le jeûne imposé au peuple par le roi et, du coup, Dieu n'aurait pas été favorable à l'armée d'Israël !

106. D'Adolf von Harnack (voir ci-dessous). Notons au passage que, sous ce même titre (*Das Wesen des Christentums*), est paru aussi en 1841 un livre de Ludwig Feuerbach (1804-1872), qui présente une vision très critique de la religion perçue comme une *aliénation*. Le livre a eu une grande influence sur Marx et Engels.

107. Nous nous inspirons ici d'un article d'André Gounelle... qui a décidément le génie de la synthèse !

108. Voir *Le Christ philosophe* de Frédéric Lenoir (Plon, 2007, collection Points, 2009).

109. Voir ci-dessus p. 57, note 30.

110. « Celui qui n'a pas connu le péché... » (2 *Corinthiens* 5,21 ; 1 *Pierre* 2,22) ; « Il n'y a point de péché en lui. » (1 *Jean* 3,5) ; « Il a été tenté comme nous, mais sans commettre le péché. » (*Hébreux* 4,15)

111. Certains historiens distinguent à juste titre le « Césaropapisme » (domination du politique sur le religieux, c'est-à-dire utilisation du religieux à des fins politiques) et le papocésarisme (domination du religieux sur le politique, utilisation du politique à des fins prétendument religieuses). Il y avait Césaropapisme lorsque l'empereur de Rome convoquait les premiers conciles ; il y avait papocésarisme lorsque le Pape imposait sa volonté aux rois et empereurs d'occident.

112. Origène (v.185-v.254), *Traité des principes I*, « Sources chrétiennes » (le Cerf) N° 252, p. 127.

113. Jésus dénonce ici toute forme d'hypocrisie religieuse, mais sans doute visait-il d'abord les *pharisiens*, les membres d'une école spirituelle de son temps – au point que le mot « pharisaïsme » est devenu synonyme d'hypocrisie. (Grec : *hupokrisis* : l'art du comédien). Dans certains textes – de Matthieu notamment – Jésus s'en prend à leur façon ostentatoire de respecter la Loi de Moïse et à leur légalisme tatillon qui les amenait parfois à préférer le respect scrupuleux des règles à la simple humanité (*Matthieu 15,1-7*). C'est en ce sens que leur action est *hypocrite*, même si leur souci religieux est louable. Il ne faut donc pas confondre le *pharisaïsme* (ou hypocrisie religieuse) et le *pharisianisme* : l'école de spiritualité pharisienne, dont Jésus était proche par certains aspects de sa pensée, par exemple, on l'a dit plus haut, par sa foi en la résurrection.

114. Grec *apodidômi* : restituer le montant d'une dette, payer un salaire (*Mathieu 20,8*) Cf. *Romains 2,6* ; *Apocalypse 22,12*.

115. Pour convaincre les incroyables, Pascal, leur présente la foi comme un bon placement : on a très peu à perdre en devenant croyant et beaucoup à gagner (une éternité de bonheur après la mort). Il faut donc « parier » (faire le choix peu risqué finalement) d'être croyant ! (Pascal, *Pensées*, sous la direction de Léon Brunschvicg, GF Flammarion, 2015)

116. Voir ci-dessus pp. 61-63.

117. *Matthieu* 19,29 (avoir en héritage la vie éternelle) ; 19,16 (obtenir la vie éternelle), etc.

118. Cf. *Lévitique* 11,7 « Vous tiendrez pour impur le porc... » *Deutéronome* 14,8 : « ... vous le tiendrez pour impur. Vous ne mangerez pas de sa chair et ne toucherez pas à son cadavre. » Voir aussi *Esaïe* 65,4 ; 66,3 & 17.

119. Selon nous, l'histoire peut être lue avant tout comme une condamnation du totalitarisme et de la pensée unique qui transforment les humains en fourmis au service de la même fourmilière étatique ou partisane : « Oh ! dit Dieu, tout ce qu'ils ont réussi à faire, c'est de se fondre en un seul peuple et de parler tous le même langage ! » (*Genèse* 11,6)

120. La formule est de Louis Évely, un grand spirituel catholique (1910-1985).

121. C'est ainsi que je comprends l'étrange prophétie de Jean-Baptiste à propos du Christ : « Il a sa pelle à vanner à la main, il va nettoyer son aire et recueillera le bon grain dans son grenier, mais la balle (l'enveloppe incommestible du grain), il la brûlera. » (*Matthieu* 3,12) : la balle, c'est tout le *conditionnement* (au double sens d'emballage et d'endoctrinement !) dans lequel les Églises ont trop longtemps enfermé le message de liberté du Christ.

122. Le mot en français évoque un sentiment d'avoir fauté, une mauvaise conscience et la « résolution » de ne plus pécher. Le mot grec ici employé est plus fort : *metanoïa* : changement d'avis et de vie, conversion (*métanoïa* : après ; il y a un *avant* et un *après* pour celui qui se convertit.)

123. Grec *aphésis* : le mot évoque une libération plus qu'une remise de dette.

124. Par exemple *Esaïe* 24-27 : ces quatre chapitres annoncent à la fois la ruine du royaume et la fin des temps : description des malheurs qui vont s'abattre sur le peuple, mais ce texte comporte aussi des hymnes d'action de grâce (25 et 26) et l'image du festin divin que Dieu prépare pour réconcilier tous les peuples à la fin des temps (25,6-12). Même double perspective (annonce d'un futur proche et d'un avenir dernier) et même double connotation (tragique et heureuse) en *Zacharie* 9-14. On parle aussi de *l'apocalypse* synoptique pour désigner les discours sur la fin des temps en *Matthieu* 24 (mais aussi *Marc* 13 ; *Luc* 21).

125. C'est ainsi que l'on peut comprendre la déchirure du « voile du Sanctuaire » dans le « Saint des saints » du Temple de Jérusalem, au moment de la mort de Jésus (*Matthieu* 27,51) que l'on évoquait plus haut : désormais, Dieu est pleinement révélé en Jésus-Christ qui est à sa parfaite image et ressemblance. Il n'y a plus de voile pour lui faire obstacle.

126. Voir 1 *Jean* 3,2 « Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lors de cette manifestation, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. »